

Le festival « Visas 96 » a démarré avec « Un ennemi du peuple »

Le souffleur a le beau rôle

Ambiance soft, pour le démarrage de Visas 96 : le festival de théâtre maubeugeois a commencé vendredi à la Luna, dans une salle transformée pour l'occasion en un cabinet presque intimiste, par le biais de quelques tentures noires. Au programme figurait « Un Ennemi du peuple », pièce d'Henryk Ibsen, précurseur du théâtre contemporain, mort en 1906. L'histoire ? Un docteur découvre que la station thermale de sa ville natale, administrée par son propre frère, est polluée. Les microbes mettent en danger les clients. Mais le docteur, qui, le pauvre, reviendra de toutes ses illusions, se heurte au mur du silence. Classique, presque

cousu de fil blanc, jusqu'à ce qu'Ibsen sorte la grosse artillerie. Un siècle avant l'invention de l'Audimat, il ne se gêne pas pour dire que le véritable obstacle à la vérité, c'est cette fameuse opinion publique, molle et spongieuse, qui n'accepte les idées neuves que lorsqu'elle ont cessé de l'être. Cinglant.

Répétition

Voilà pour l'oeuvre. Reste le traitement auquel la soumet la troupe flamande Tg Stan. Une scène nue, aucun décor, mis à part trois tables et quelques chaises, et des acteurs livrés au seul texte, à eux-mêmes. Comme une répétition : d'ailleurs, le souffleur, un lecteur plutôt,

en l'occurrence une lectrice, présente sur scène, leur donne le rythme, décrit les décors absents, feuillette l'enchaînement des actes, avec une régularité de métronome pressé. Le genre de spectacle, à priori improvisé, qui ne supporte aucune improvisation. S'ils ont d'abord paru gênés par la langue française, qui n'est pas la leur, les acteurs ont ensuite fait corps avec la pièce. Toujours sur le fil du rasoir, portés par leur propre vigueur, sans faille, ils ont fini par clouer le bec au souffleur. Qui devenait pressant au point de ne même plus respecter les silences voulus par la mise en scène. Un moment vraiment très drôle.

T. T.